

Le martyr de Caen

Le sapeur Douglas K. Waite a envoyé cette lettre en juillet 1944 à son grand-père George H. Waite qui habitait en Angleterre, dans le Sussex. Elle fut offerte par sa cousine à la ville de Caen le 7 février 1984, pour le quarantième anniversaire de sa libération.

Dès que nous entrons dans Caen, je suis abasourdi par la vision de ce qu'il est arrivé à ce qui fut une grande ville. Un paysage hallucinant s'offre à nos yeux et marque nos esprits pour toujours. C'est la dévastation ultime! C'est comme si Gulliver était venu en personne à Lilliput armé du marteau de Thor, le dieu de la guerre, et lui avait asséné de violents coups de marteau, comme ça, juste pour le plaisir de détruire. Rue après rue, de malheureuses maisons disloquées, ruinées, s'étaient devant mes yeux. Personne ne peut humainement décrire cela correctement. Un bulldozer va et vient, s'escrimant à dégager un passage à travers le monceau de ruines qui obstrue ce qui a été une rue.

Presque partout règne un silence impressionnant. Une femme en larmes, un chien apeuré errant à travers des madriers éclatés, un gamin jouant dans la poussière... voilà l'image de la population caennaise.

Plus loin, je distingue quelques maisons intactes. Elles ne semblent pas à leur place dans cet océan de briques, de verre, de ciment et de débris.

Quelque part un feu fait rage. Mes pas soulèvent des morceaux de papier brûlé qui retombent en poussière. Les cendres à la cendre et les poussières à la poussière... Il en sera toujours ainsi.

Nous cheminons par petits groupes à travers les décombres. Quelques-uns d'entre nous portent des brancards à cause des nombreux corps qui gisent encore dans les débris. Je marche à travers tout ça, guidé par je ne sais quelle curiosité morbide. Un correspondant de guerre prend des photos avec un petit appareil. L'œil de l'objectif est le seul moyen pour attester vraiment de ce qu'a été le martyr de Caen.

Nous avançons avec précaution parmi les gravats quand un gars découvre une jambe d'homme et veut la dégager. Il glisse et se relève, le visage couvert de sang. Ce n'est pas du sang « vivant »! Il a un haut-le-cœur et se détourne. Près du mur où je me trouve gisent quelques plats cabossés et des débris de saucières en porcelaine brisée craquent sous mes pieds. Ici devait être la cuisine avant que les Lancasters n'illuminent la nuit.

Les poutres de la charpente se dressent vers les nuages qui arrivent du nord. S'il se met à pleuvoir, il n'y aura donc pas de toit pour protéger de la pluie les lits aux draps lacérés, ni même ce portrait de Jeanne d'Arc jeté au sol, face tournée vers le ciel, verre du cadre brisé en mille morceaux. Le feu roulant des salves d'artillerie nous parvient jusqu'ici comme pour nous rappeler que, quelques milles plus loin, d'autres villes et d'autres villages vont subir le même sort. Un jour, peut-être, Caen sera reconstruite... Caen dont le corps est cassé mais dont l'âme est intacte. Je peux le constater à la vue de ce drapeau en loques qui flotte à la porte de ce qui fut une église. Je peux le voir sur le visage des gens.

Au-dessus de nous des avions descendent dans le crépuscule pour se poser sur des terrains préparés aux alentours. Beaucoup d'entre eux pour évacuer les blessés du front, de plus en plus nombreux.

Les derniers rayons du soleil, bas sur l'horizon, se mêlent à la fumée; ils enveloppent les ruines d'un halo doré. Maintenant les gens parlent. Ils racontent l'enfer des jours précédents. Les vieux, hébétés et décontenancés, sont maintenant entre des

guerre les a frappées dans toute sa cruauté. Leurs regards s'attardent sur leurs habitations disloquées, sur leurs biens perdus, sur leur « demeure », ce mot si simple mais chargé de tant de sens: le fruit probable d'une vie de labeur acharné et de sacrifices consentis envolé en un rien de temps. Et, de surcroît, parfois un être cher perdu pour l'éternité.

Ainsi est Caen en ce mois de juillet. Rue après rue, maison après maison, ruinée, écrasée, bousillée, rasée – morte.

Ici fut livrée, dans les rues et les maisons de Caen, la première bataille, une bataille sans doute décisive pour la paix du monde. J'ai cependant le sentiment profond que c'était à son corps défendant et même si elle est choisie, plus tard, pour être la seule à porter cet honneur, tout son sang versé et répandu dans la poussière clame: « Non! Non! Non! »

Les objets guerriers, témoins de la bataille, jonchent le sol, abandonnés au hasard des combats à travers jardins, routes et maisons. Casques, fusils, nourriture, équipements, véhicules blindés et Jeeps calcinées, canons, éclats d'obus, mines et tout ce que tu peux imaginer.

Dans le jardin, un livre d'enfant ouvert dont la brise tourne doucement les pages, une vieille bicyclette posée le long du mur démantibulé. À l'intérieur de la maison les portes sont arrachées de leurs charnières, les tables et les chaises renversées gisent là où les a jetées la première déflagration. Au mur, une photo de famille montre deux personnes âgées et deux jeunes, ainsi qu'une petite fille. Le vieux avait un visage sympathique et portait une barbe. Le jeune était en uniforme et souriait. Sourit-il encore maintenant?

Je ne puis supporter cela plus longtemps et pars à travers la cité dévastée. Nous obliquons vers le canal où nous appelle notre travail. Le soleil est maintenant couché et les sinistres nuages gris s'esquivent vers le sud, donnant à l'eau une teinte noire huileuse.

Des carcasses de bateaux gémissent contre le quai auquel elles sont amarrées. Les entrepôts et les magasins ont été détruits par un bombardement précis. De grands cratères casent la netteté des rives du canal. On peut se rendre compte de l'âpreté des combats au grand nombre d'impacts d'éclats d'obus qui en portent le témoignage.

Brusquement, il se met à tomber une averse d'intensité tropicale. L'ultime clarté d'un dernier rayon de soleil donne aux gouttes d'eau l'allure particulière d'un million de baïonnettes argentées tombant du ciel. Vision macabre bien adaptée à celle de Caen!

Nous retournons à pied au camion et, après nous être concertés, nous décidons de partir vers le point de rassemblement nocturne.

Caen paraît changer. Toutes les âpres couleurs de ses ruines s'adoucissent aux dernières lueurs du jour et, dans la grisaille poussiéreuse, les silhouettes brisées aux angles vifs s'amollissent. Un petit vent nocturne souffle au ras du sol, soulevant la poussière en légers tourbillons offrant pour la nuit à la ville un linceul pour s'y glisser lentement, heureuse enfin de pouvoir cacher sa souffrance.

Durant ces jours maudits, les battements de son cœur ont peut-être ralenti, mais celui-ci n'a jamais cessé de battre...